

et de bonne santé, quo la proposition de Suzanno Rioux fut acceptée avec empressement. D'ailleurs, maître Margerin, le père d'Antoinette, réfléchit qu'étant le notaire le plus occupé de toute la ville, il serait fort empêché s'il gardait dans sa maison une petite fille qui exigerait des soins continuels; le marquis de Perno, qui avait aimé avec passion sa femme, morte en accouchant de Clotilde, sentit que, dans les premiers temps, la vue de l'enfant qui lui avait coûté si cher lui serait plus pénible que douce.

Les habitations de Madeleine et de Suzanno brillaient moins par le confort que par le pittoresque; c'étaient deux cabanes recouvertes en bois, fort voisines l'une de l'autre, et à dix minutes de la ville. Elles n'étaient séparées du Rhône que par un talus rapide, dans lequel les pêcheurs avaient pratiqués quelques marches assez grossières pour descendre jusqu'à leurs bateaux. Ce talus, fertilisé par le crément du fleuve, s'était peu à peu couvert de saules, de vignes sauvages et de buissons qui allaient d'une d'une cabane à l'autre.

D'énormes massifs de peupliers, d'aubès et d'ormeaux les abritaient contre les vents d'hiver, et, de leurs branches entrelacées, leur formaient comme un second toit rempli de verdure, de fraîcheur et des cris d'oiseaux. C'est là qu'étaient établies Madeleine et Suzanno, et qu'elles installèrent tant bien que mal leurs filles d'adoption avec leurs propres enfants. Suzanno Rioux fut la nourrice d'Antoinette Margerin; Madeleine Thibaut allaita Clotilde de Perno.

Les quatre enfants grandirent ensemble; ils grandirent en plein air, au soleil, à la pluie, leurs jeunes poitrines aspirèrent à pleins poumons cette brise saine et saine dont ils aimaient à entendre, le soir, les frémissements sonores à travers la feuillée. Ils couraient pieds nus sur la rive, s'empourpraient les joues de mûres sauvages, dénichaient dans les buissons les bouvreuils et les mélanges, et baignaient leurs jambes neuveuses dans l'eau froide et transparente du fleuve,

Ni leurs corps ni leurs cœurs ne connaissaient d'entraves; ils marchaient heureux et libres comme de vraies créatures du bon Dieu, et ils se développèrent si merveilleusement, que bientôt, dans tout le voisinage, on ne parla que des « quatre enfants du Rhône. » C'est ainsi que les désignaient les bateliers qui les saluaient en passant, et qui prétendaient que leur rencontre était le présage d'une heureuse pêche.

À sept ans, Claude Rioux était déjà capable d'aider son père; quant aux trois jeunes filles, les comparer à des chérubins, c'est à peine donner une idée de leur beauté et de leur grâce.

Cependant cette éducation à la Jean-Jacques (pardonnez-moi l'anachronisme) ne pouvait durer éternellement. Clotilde et même Antoinette n'étaient pas faites pour passer toute leur vie chez des pêcheurs, sans apprendre autre chose qu'à parler patois et à raccommoier des filets troués. Un jour donc, le marquis de Perno et maître Margerin vinrent reprendre leurs filles; ce jour-là, il y eut bien des larmes chez Madeleine et chez Suzanno.

Ces enfants, habitués à vivre ensemble, avaient conçu les uns pour les autres une affection si vive, que leur douleur en se séparant, fut plus profonde que ne le comportait leur âge. Avec une sorte de solennité qui, pour être infantile, n'en était pas moins touchante, ils se promirent qu'ils s'aimeraient toujours et qu'ils ne s'oublieraient jamais.

Plus aguerri, plus réfléchi que ses compagnons, Claude Rioux avait déjà pensé à ces distinctions de rang qui devaient s'interposer tôt ou tard dans cette amitié d'enfance, et ne lui laisser que Julie. Il prit celle-ci par la main, lorsque les deux autres eurent

disparu derrière les arbres, et l'attirant sur son cœur, il lui jura de l'aimer pour trois, puisque désormais ils devaient rester seuls. Julie répondit à cette étreinte, et à dater de ce moment, ces deux jeunes cœurs se regardèrent comme rivés l'un à l'autre.

Ils n'eurent pourtant pas à se plaindre de Clotilde et d'Antoinette, qui tinrent fidèlement leurs promesses. Ni le luxe et l'éclat de la maison du marquis de Perno, ni les bons dîners et les gâteries paternelles de maître Margerin, ne purent faire oublier à leurs filles la tendresse de Julie et de Claude, les fromages frais de la bonne Suzanno et les fritures de la mère Thibaut. Elles y revenaient de temps à autre, apportant des jouets et des sucreries dont Claude ne faisait pas grand cas, et de tendres paroles qui leur ravivaient le cœur.

On ne s'étonnait pas de voir Antoinette Margerin aussi fidèle à ses amitiés; c'était une douce et bonne fille dont les traits angéliques reflétaient l'âme aimante et naïve. Mais, en grandissant, Clotilde de Perno annonça un caractère tout différent. Son père était un homme froid, peu communicatif, qui paraissait vivre dans le passé et se livrait bien rarement, avec sa fille, à ces épanchements qui eussent amoli son naturel indépendant et hautain. Elle prit l'habitude de se replier sur elle-même, et, de cette taciturnité rêveuse, unie au souvenir de la liberté presque sauvage de ses premières années, résulta un caractère étrange, une fierté contenue, indomptée, inflexible, une énergie presque virile que rendait plus frappante encore son incomparable beauté.

Clotilde n'était pas vaine; elle avait le sentiment de sa valeur, et ce sentiment, qui la rendait dédaigneuse à l'égard de ses égaux disparaissait lorsqu'elle avait affaire aux pauvres et aux humbles. Dès qu'elle se retrouvait avec Antoinette, dès qu'elle mettait le pied sur le seuil de la cabane de Madeleine, dès que Julie et Claude entraient chez elle, ondimanchés et un peu craintifs, pour lui faire hommage d'un panier de mûres ou d'un bouquet de violettes, elle redevenait la fille des champs, simple et belle, affectueuse et charmante.

Mais lorsque, dans le salon de son père, elle était forcée de reprendre son rôle de jeune personne bien née et bien élevée, et de recevoir les élégants et les grandes dames du pays, alors son caractère reparait tout entier. Soit gêne, soit froidur naturelle, soit conviction de sa supériorité, elle apportait dans ces relations une roideur glaciale et dédaigneuse qui écartait toute confiance, toute sympathie.

(A. CONTINUER.)

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (broché) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIS.,

Boîte 1086, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Stc. Thérèse